

ment. En réalité, le pouvoir passait aux mains des trois contractants qui se réservaient le droit de nommer le juge suprême et la municipalité d'Apia. Mais ce gouvernement à trois n'a pu aller sans de grandes difficultés ; les intérêts souvent contraires des uns et des autres n'ajoutaient pas peu à l'embarras.

A la fin de l'année 1898, la mort du vieux roi Malietoa vint créer une nouvelle complication.

Deux candidats étaient en présence : Malietoa-Tanou, neveu du roi défunt, soutenu par les Etats-Unis et l'Angleterre, et Mataafa, ancien roi, appuyé par l'Allemagne.

Malietoa-Tanou fut proclamé roi par le juge suprême, M. Chambers, Américain. Son rival, encouragé par M. Raffel, Allemand, chef de la municipalité d'Apia, prit les armes pour soutenir ce qu'il appelait ses droits à la couronne. Il fut vainqueur ; Malietoa-Tanou et ses partisans se trouverent obligés de se réfugier à bord des vaisseaux anglais et américains.

L'influence allemande triomphait. Un gouvernement provisoire fut établi, en attendant la solution définitive.

Les événements du commencement de ce mois sont la contre-partie.

L'amiral américain Kantz avait obtenu des trois consuls la dissolution du gouvernement provisoire. Il invita les partisans de Mataafa à se disperser et à ramener à Apia Malietoa-Tanou avec ses partisans. Mataafa, se sentant appuyé par les Allemands, refusa de se rendre, d'où les Anglais et les Américains se crurent en droit de bombarder Apia.

La diplomatie croyait avoir réussi à aplanir les difficultés créées par cet événement, lorsqu'un nouvel incident est venu tout remettre en question.

Le 1er avril, une troupe composée de matelots anglais et américains est tombée dans une embuscade tendue par les partisans de Mataafa dans une plantation allemande.

Le commandant du détachement anglo-américain, deux officiers et plusieurs matelots furent tués. Les auxiliaires, recrutés parmi les partisans de Malietoa, s'enfuirent.

Les missionnaires français, qui évangélisent ces peuplades, s'étaient vainement interposés pour empêcher le conflit. Grâce à leur dévouement, les morts ont pu recevoir les honneurs de la sépulture. Les cadavres avaient été décapités, les missionnaires ont obtenu des Mataafans que les tête soient rendues.

Un sujet allemand fut arrêté par les Anglo-Américains. Le conflit a semblé prendre une tournure plus grave, et l'on a parlé de guerre.

On a jugé cependant que c'était jouer une bien grosse partie pour un petit enjeu, les diplomates ont remplacé les navires de guerre, et un nouveau compromis a été conclu entre les intéressés. C'est en réalité l'ajournement de la question. La réglementation définitive nous réserve d'autres incidents.

L'ECOLE LITTERAIRE

Après toute les jolies soirées que nous a données l'Ecole littéraire cet hiver, elle nous promet une séance de clôture tout à fait intéressante et variée.

Il nous fait plaisir d'apprendre que M. Wilfrid Larose, le président de l'Ecole, fera ce soir là une conférence sur l' " Education Américaine."

Très imbu du sujet, ayant étudié sur place la civilisation américaine, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, dans toute sa force et ses manifestations, M. Larose, en quelque sorte, a fait passer dans cette étude la science morale et d'éducation qu'il possède à un si haut degré.

Toutes les diverses phases de ce qu'on pourrait appeler la vie pratique y sont étudiées.

M. Wilfrid Larose, il n'est pas besoin de le dire, va se montrer à la hauteur de son sujet ; et cela lui sera d'autant plus facile, qu'il nous a prouvé, cette année, que ce n'était pas dans l'oisiveté qu'était le véritable succès.

Les membres de l'Ecole littéraire figureront à cette soirée.

Nous publierons la semaine prochaine le portrait du conférencier.

Nous croyons que M. L. Fréchette, le président d'honneur de l'Ecole Littéraire, présidera cette séance solennelle.

LE RENSEIGNEMENT

—Pardon, mon ami, combien faut-il de temps pour aller de Corbigny à Saint-Révérien ?

Le casseur de pierres lève la tête et, pesant sur sa masse, m'observe à travers le grillage de ses lunettes sans répondre.

Je répète la question. Il ne répond pas.

—C'est un sourd muet, pensé-je, et je continue mon chemin.

J'ai fait à peine une centaine de mètres, que j'entends la voix du casseur de pierres.

Il me rappelle et agite sa masse. Je reviens et il me dit :

—Il vous faudra deux heures.

—Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ?

—Monsieur, m'explique le casseur de pierres, vous me demandez combien il faut de temps pour aller de Corbigny à Saint-Révérien.

" Vous avez une mauvaise façon d'interroger les gens. Il faut ce qu'il faut. Ça dépend de l'allure. Est-ce que je connais votre train, moi ? Alors je vous ai laissé aller. Je vous ai regardé marcher un bout de route.

" Ensuite j'ai compté, et maintenant je suis fixé ; je peux vous renseigner : il vous faudra deux heures."

JULES RENARD.

RECTIFICATION

Dans notre numéro 785 du 20 mai, page 38, 1ère colonne, le sonnet de M. de Bussières a été mal reproduit. Au premier quatrain, quatrième vers, il faut lire *verdeur* au lieu de " verdure " ; au second quatrain, troisième vers, lire *madrilènes* et non " mondrilènes ".



1. Le roi Mataafa.—2. Insultées de Samoa.—3. Le roi Malietoa.—4. La garde du roi.—5. Deux dames d'honneur de la cour.—6. Restes d'un village incendié.—7. Vue d'Apia.—8. La dansedé guerre.